La Guerre de classes

E. G.

12 mars 1882

Le Capital et l'État n'ont plus, comme autrefois, le cynisme de leur arbitraire. Voici qu'ils se mettent à essayer de se donner le beau rôle, voici qu'ils plaident hypocritement les circonstances atténuantes.

Si à Bessèges, comme à la Grand'Combe, comme à Villefranche, on répond aux humbles doléances et aux modestes revendications des forçats du travail à bout de patience par des charges de cavalerie, des bousculades et des condamnations, en attendant les volées de mitraille, ce n'est pas pour les intimider, ce n'est pas pour exercer une pression en faveur des chefs industriels… C'était bon sous l'Empire !….. Mais en République…

Seulement — il y a toujours un seulement — il fallait protéger contre les grévistes les machines et la sécurité des bons ouvriers qui voulaient continuer quand même à travailler aux mêmes conditions… C'est uniquement pour cela qu'on a mis en branle gendarmes, policiers, soldats, canons et juges.

Et les badauds d'applaudir !

Il est temps de dire nettement ce qu'il faut penser à ce propos. Le malentendu n'a déjà que trop duré.

Laissant de côté pour aujourd'hui — nous y reviendrons — la question des prolétaires qui, par égoïsme, ignorance ou pusillanimité, trahissent le devoir de solidarité et multiplient les chances d'insuccès — déjà trop nombreuses, hélas ! — de leurs frères en lutte contre le Capital, dont ils épousent ainsi la cause, bornons-nous à l'appréciation des prétendues agressions contre l'outillage dont on fait si grand bruit.

On a raconté qu'à Bessèges, l'un des premiers actes des grévistes avait été de se porter, à une soixantaine, drapeau noir en tête, sur la mine de Molières et d'essayer d'y mettre le ventilateur en pièces.

Le fait n'est pas prouvé : les grévistes s'en défendent avec énergie, comme d'une accusation calomnieuse, et il paraît certain désormais, qu'il ne faut y voir qu'une invention de leur garde-chiourme en chef, le sieur Chalmeton, désireux d'atténuer quelque peu sa responsabilité devant l'opinion populaire.

Eh bien ! supposons au contraire que le fait soit exact, supposons que cet acte de « vandalisme », pour parler le langage des gazetiers comme il faut, ait été réellement tenté.

Dût-on nous qualifier de « barbares », dût-on nous accabler d'anathèmes, nous ne pourrions nous empêcher de dire que les grévistes étaient absolument dans leur droit.

Sans doute, ce n'est pas au Capital en lui-même qu'il faut en vouloir, c'est aux capitalistes monopoleurs. Sans doute, ce ne sont pas les machines de bois ou de fer qui sont responsables du servage économique du prolétariat. Sans doute ce n'est pas contre les merveilles résultant de la science, de l'art et de l'industrie que devrait être dirigée la colère vengeresse des damnés de l'enfer social. Sans doute il ne s'agit pas de détruire la richesse commune, mais de l'arracher aux mains des usurpateurs qui l'accaparent indûment pour la mettre au service de l'humanité laborieuse tout entière.

Soit, mais tout cela c'est de la théorie platonique… Tout cela c'est bon à penser et à dire quand on s'amuse à faire de la philosophie sociale en chambre, les pieds sur les chenets, comme d'autres font de l'algèbre…

En pratique, sur le tas, c'est bien une autre paire de manches, et l'on voit surgir alors, en foule, des exigences immédiates, des nécessités impérieuses, dont il faut, bon gré mal gré, tenir compte, et devant lesquelles toutes les considérations de doctrine cessent d'être de mise.

On aura beau dire, la grève au fond c'est la guerre, la guerre économique, la guerre des classes. Que ce soit la guerre sous une forme bénigne, nous nous garderons bien d'y contredire, nous autres qui, tout en voyant dans la grève un ferment révolutionnaire

et une excellente préparation à des actes plus énergiques, ne l'avons jamais considérée comme un moyen d'émancipation définitive, mais enfin, c'est la guerre ! Or, dit un vieux dicton, à la guerre comme à la guerre !

Vaincre, tel est le but suprême auquel il est du droit et du devoir des belligérants de tout sacrifier sans scrupule. Autrement, à quoi bon se battre, à quoi bon se mettre en ligne ? Autant vaudrait, sans affronter de nouveaux risques, tendre docilement le cou au joug qu'on trouve intolérable.

La première chose à faire, en conséquence, c'est d'affaiblir l'ennemi, de lui couper les vivres, de le mettre hors d'état de continuer la lutte.

Mais, je le demande, quelles chances ont-ils donc de vainc[1]uels moyens ont-ils donc d'affaiblir[2]emi, ces misérables galériens de la famine, qui, sur un salaire dérisoire, insuffisant même pour végéter au jour le jour, n'ont pas pu économiser apparemment les frais de la campagne et ne peuvent compter que sur l'obole d'autres misérables, aussi pauvres qu'eux-mêmes, et comment feront-ils efficacement la guerre, si leurs exploiteurs doivent conserver leur situation intacte ?

Est-ce que les seigneurs des charbonnages ne peuvent pas attendre, eux, dans les loisirs somptueux de leurs palais, derrière leurs magasins bondés et leurs coffres-forts débordant d'écus, que la famine ait réduit les esclaves rebelles et contraint les plus ardents à demander merci ? Est-ce qu'ils ne sont pas à même, grâce à leurs millions et à leur crédit, de trouver des auxiliaires nouveaux plus accommodants et plus dociles, d'acheter des défections et des faiblesses, de semer à prix d'or la division dans les rangs des grévistes, au besoin de faire venir d'ailleurs, de l'Allemagne, du Piémont, de la Belgique ou même de la Chine, des servants provisoires de leurs machines, éternisant ainsi un conflit ruineux et condamnant à la stérilité les efforts des infortunés qui ont besoin de leur travail pour vivre ?

Tant que leur (?) outillage sera respecté ils ne manqueront point de bras — au rabais — pour s'y atteler, car là où il y a des hommes et des femmes qui ayant faim, peuvent être tentés de troquer contre un morceau de pain leur conscience ou leur corps, on trouve toujours, à tout prix et à toutes conditions, de la chair à machines.

La défaite des grévistes, cette horrible perspective de reprendre, après tant de sacrifices, le collier de servitude et de misère, devenu mille fois plus lourd et plus douloureux encore, n'est plus qu'une affaire de temps.

Si donc, après une longue journée d'âpres angoisses passée à errer, comme des âmes en peine, le long des rues noires de leur triste cité, le sang leur était monté au cerveau en voyant flamber encore les fourneaux et les forges, en entendant retentir encore au fond de la vallée les coups sourds des marteaux-pilons semblables au glas funèbre de leurs dernières espérances, s'ils avaient vu clair dans leur avenir et que, se mettant en devoir de briser les machines, ils aient crié : « Où nous ne travaillons plus, personne ne travaillera, et nos exploiteurs vont chômer à leur tour ! » qui donc aurait eu le droit d'en être indigné ou surpris ?

C'eût été du vandalisme, de la barbarie, de la sauvagerie, soit ! mais c'eût été aussi de la justice et c'eût été surtout de bonne guerre !

Quand une armée doit battre en retraite en abandonnant son artillerie, elle commence par enclouer ses canons.

Dites-nous donc, messieurs les capitalistes, si depuis des années et des années que vous êtes les rois de Bessèges, vous vous êtes jamais fait scrupule de détruire des centaines et des milliers de machines humaines ?

1. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.
2. Illisible dans l'original. Note de la Bibliothèque.

Dites-nous donc si jamais vous avez regardé à faire mourir lentement à la peine dans vos casernes et vos basses fosses, des générations entières pour grossir vos dividendes ?

Vandales et barbares vous-mêmes !

Ah ! nous savons comment vous allez répondre ! Nous savons que ce n'est pas pour des prunes que vous avez appelé à votre aide la police et l'armée.

Cela ne nous étonne point, au surplus, car c'est la guerre, la guerre des classes, la plus impitoyable de toutes. Il est logique que chacun la fasse à sa façon. Il est logique — puisque la société est ainsi bâtie, puisque toutes ses institutions liberticides se complètent et s'enchaînent — il est logique que la bourgeoisie, ayant à sa disposition toute la puissance sociale, s'en serve résolument pour écraser les travailleurs.

Soit ! mais au moins les travailleurs sauront désormais à quoi s'en tenir ; ils perceront à jour l'hypocrisie des endormeurs. Comprenant enfin que ce système social tout entier est organisé contre eux, ils réserveront toutes leurs forces pour s'apprêter à en faire bonne et prompte justice.

Et, en attendant que sonne cette heure vengeresse, il n'est pas mauvais que, de temps en temps, il surgisse des conflits douloureux comme ceux de Villefranche, de la Grand'Combe et de Bessèges. Mieux que toutes les propagandes écrites ou verbales, ces escarmouches réveillent les colères latentes, sèment partout les germes de révolte, resserrent les liens de solidarité qui unissent les pauvres et aiguisent en même temps, pour des actes plus décisifs, leur expérience et leur énergie.

De même, avant que la grande tourmente révolutionnaire de 1789, eût balayé l'ancien régime, plus d'un baron féodal fit une mauvaise fin ; plus d'un château brûla, plus d'une récolte fut détruite sur pied, plus d'un accapareur fut trouvé au coin d'une borne, un couteau planté dans la poitrine…

Les révoltés se faisaient la main… comme en Irlande ! Dans l'attaque du ventilateur de Molières, si, en réalité, elle avait eu lieu, nous n'aurions voulu voir qu'un symptôme analogue.

E. G.

Bibliothèque anarchiste

E. G.
La Guerre de classes
12 mars 1882

extrait le 11 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°5 du *Droit social*
Le Droit social, publié à Lyon de février à juillet 1882, est le deuxième journal anarchiste de l'histoire de France.

bibliotheque-anarchiste.com